

Far from Afghanistan, collectif

Apolline Caron-Ottavi

Le film-essai ou l'oeil sauvage

Number 159, October–November 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2012). Review of [*Far from Afghanistan, collectif*]. *24 images*, (159), 54–54.



Far from Afghanistan

collectif

Far from Afghanistan est un état des lieux de la guerre des États-Unis en Afghanistan. Un film ambitieux, qui parvient grâce à sa structure fragmentée à rendre la multiplicité des angles de vue sur la guerre : à la guerre de terrain répond la guerre des images et des mots ; les faits médiatiques face aux faits réels, la vie américaine face à la vie afghane, les images créées pour la guerre face à celles créées par la guerre. En quelque sorte, ce collectif renouvelle le film militant, dans une forme spectaculaire mais non sensationnaliste : il n'hésite pas à utiliser surimpressions, cartons, effets de flou ou de ralenti, mais s'en sert sans jamais tomber dans la dramatisation ou le pamphlet. *Far from Afghanistan*, avec son collage presque clinique, est un film qui garde une distance rigoureuse par rapport aux images pour mieux faire surgir les contrastes entre les différentes natures d'images, et la violence qui en résulte : une archive ou un viseur de tank, un mutilé de guerre et un visage de soldat brouillé sur Skype... – **Apolline Caron-Ottavi**

Herman's House

d'Angad Singh Bhalla

Depuis sa cellule où il est confiné 23 heures par jour depuis plus de trente ans, Herman Wallace, passionné d'architecture, passe le plus clair de son temps à échafauder les plans de sa future maison, celle de ses rêves alimentés par la correspondance qu'il entretient avec Jackie, une artiste qui s'intéresse au sort du prisonnier au point de s'y projeter totalement et de s'y perdre. Film étrange, bicéphale, qui illustre autant cette passion dévorante qu'il dévoile des aspects ahurissants de la réalité carcérale américaine, et qui aboutit au constat d'un double échec : celui de la libération physique et mentale de Herman, que l'on ne voit jamais, qui mourra en prison et dont les plans reproduisent de toute façon l'idée de l'enfermement carcéral, et celui de Jackie qui, au terme de ce transfert psychologique, se retrouve fin seule avec sa fixation de concrétiser ce rêve, de bâtir cette maison quelque part en Louisiane. – **Gilles Marsolais**

Le Kmer rouge et le non-violent

de Bernard Mangiante

Centré sur le procès de Kaing Guek Eav, alias Duch, ancien directeur de la prison S21 sous Pol Pot, de 1976 à 1979, où périrent quelque 14 000 personnes, le film s'intéresse autant au rôle de François Roux, l'avocat français de la défense commis d'office qui joue surtout le rôle d'un exorciste, qu'au cheminement mental de l'accusé inculpé de crimes contre l'humanité, qui doit d'abord prendre conscience de ses actes et de l'aspect criminel du gouvernement auquel il participa. Nous pénétrons dans les coulisses de ce curieux théâtre au moyen d'une minicaméra portée par le réalisateur qui assume toutes les fonctions, incluant la prise de son, assurant ainsi une forte relation de proximité. Malgré la condamnation de l'accusé, qui pourrait même apparaître comme un bouc émissaire au terme d'un différend avec le co-avocat de la défense cambodgien (Kar Savuth), ce film illustre la mise en échec de la visée pédagogique de cet exercice judiciaire miné par un agenda politique. – **Gilles Marsolais**